

Au début de cette histoire, j'avais à peine six ans, et ma sœur pas encore deux. En Allemagne, Hitler, parvenu au pouvoir depuis plusieurs années, avait créé un parti politique unique et autoritaire, constitué d'hommes fanatiques, qui étaient les nazis. Les SS à l'uniforme noir orné du sinistre insigne à tête de mort en représentaient « l'élite », définie par sa devise : « sang, sélection, dureté ». Élevés par eux-mêmes au rang de surhommes, ils obéissaient aveuglément aux ordres de leurs chefs, théoriciens du pire, dont le but était la conquête de l'Europe, désormais exploitée à leur seul profit, et d'où seraient éliminées les races qu'ils considéraient comme inférieures, méprisables et nuisibles.

L'anéantissement des Juifs mais aussi des Tsiganes et des malades incurables, premières victimes désignées, et l'asservissement des Slaves étaient l'objectif principal de leur idéologie démente et meurtrière, qui n'épargnait pas pour autant des hommes d'autres origines dont les idées étaient différentes des leurs.

L'ombre de l'Aigle et de la Croix gammée s'étendait sur l'Europe que l'armée allemande avait commencé à envahir, faisant couler le sang et semant sous ses bottes le désespoir et la mort. C'était l'été 1942.

Toute notre famille, venue d'un autre pays bien des années avant pour vivre en France, proverbiale terre d'asile et de liberté, était alors réunie. L'angoisse née de toutes les mesures racistes prises de jour en jour, depuis des mois et des mois, par le gouvernement de la France occupée, pesait lourdement sur chacun.

Enfants, nous ressentions cependant peu ces événements tragiques, protégés comme nous l'étions par le rempart familial sur lequel

les vagues de nouvelles alarmantes se brisaient sans nous atteindre. Il y avait mon père, ma mère, mes grands-parents maternels et mes trois oncles : les deux frères de mon père et le frère de ma mère.

Ils avaient tous, cousue sur leurs vêtements, sur le côté gauche de la poitrine, une étoile à six pointes en tissu jaune, grande comme la paume d'une main, et portant en caractères noirs l'inscription *Juif*. Ainsi stigmatisés, ils pouvaient être montrés du doigt ou évités.

Porter l'étoile était une obligation faisant partie d'un ensemble de décisions gouvernementales, que leur publication officielle transformait en « ordonnances », et qui retiraient progressivement aux juifs tous leurs droits, avant de leur retirer celui même d'exister.

Mais ni ma sœur ni moi n'en portions, parce que nous étions trop petits.

Depuis aussi longtemps que ma mémoire ait gardé des souvenirs, nous habitons une belle maison à la campagne, en pierre de taille toute blanche et sculptée. Il y avait un grand jardin devant avec deux immenses sapins, un bassin au milieu avec des poissons rouges, des groseilliers et des lilas le long de l'allée, des arbres fruitiers et des roses l'été. Derrière, s'élevait une autre petite maison sans étage, avec un pigeonnier à chaque extrémité, dont les ouvertures sous les toits ressemblaient à des yeux sous un chapeau pointu. Et puis il y avait la balançoire que m'avait offerte mon grand-père, et dans laquelle je me laissais pousser de plus en plus fort et de plus en plus haut, avec des rires mêlés de plaisir et de peur.

Dans le village où j'allais à l'école, mon père était médecin. Il mettait les enfants au monde, soignait presque tout le monde, et je crois que presque tout le monde l'aimait.

Quand cela était possible, il m'emmenait avec lui faire ses visites dans les fermes. Nous traversions des champs et des forêts. De temps en temps, des écureuils ou des lièvres bondissaient devant nous en zigzaguant sur la route.

Quand nous arrivions, presque toujours un chien aboyait en courant vers nous, et ça me faisait peur. En attendant mon père, je restais dans la voiture, et je jouais au conducteur en faisant tourner le volant et en imitant le bruit du moteur. Souvent, quand il revenait, sa lourde serviette à la main, nous allions ensemble voir les animaux.

J'aimais bien m'attarder dans l'étable, et assister à la traite des vaches. La fermière était assise sur un petit trépied en bois. Parfois elle recevait un coup de queue, et ça me faisait rire.